

# Quand Dieu fait tout, que reste-t-il à l'homme ?

---

*Divine Volonté, liberté et risque  
de quiétisme dans les écrits de Luisa Piccarreta*



**Supplément thématique à**  
*Questions et réponses sur la Divine Volonté*

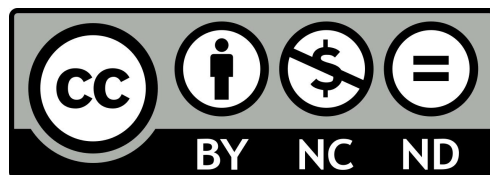
**[amen-fiat.fr](http://amen-fiat.fr)**

Ce livret propose un approfondissement thématique de *Questions et réponses sur la Divine Volonté* : un article consacré à la liberté humaine, aux dispositions de l'âme et au risque de quiétisme dans les écrits de Luisa Piccarreta, qui prolonge ce que l'ouvrage principal enseigne sur ce point. L'ouvrage complet — 214 questions réparties en quatorze parties, avec développement, citations vérifiées sur le corpus italien et articulation catholique — est disponible gratuitement sur [amen-fiat.fr](http://amen-fiat.fr), en français, anglais, espagnol et italien, aux formats PDF et EPUB.

## Licence

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons *Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International* (CC BY-NC-ND 4.0). Vous êtes libre de la partager par tous moyens et sous tous formats, à condition d'en créditer l'auteur, de ne pas en faire un usage commercial et de ne pas la modifier, transformer ou adapter.

[creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr)



[amen-fiat.fr](http://amen-fiat.fr) et la chaîne YouTube Amen Fiat (@Amen\_Fiat) sont les deux volets d'un projet unique : faire connaître, aimer et aider à vivre concrètement le Don de la Divine Volonté, selon les écrits de la Servante de Dieu Luisa Piccarreta.

**[amen-fiat.fr](http://amen-fiat.fr)**  
**[youtube.com/@amen\\_fiat](https://youtube.com/@amen_fiat)**

# Table des matières

|                                                                           |           |
|---------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Introduction — « Tu ne feras rien, Moi je ferai tout »</b>             | <b>1</b>  |
| <b>1. Quelque chose change réellement avec Luisa</b>                      | <b>3</b>  |
| <b>2. « Il suffit qu'elle le veuille » : la gratuité du Don</b>           | <b>6</b>  |
| <b>3. Se disposer : accueillir une Vie qui veut grandir</b>               | <b>8</b>  |
| <b>4. « Dieu fait tout » : qui agit alors ?</b>                           | <b>11</b> |
| <b>5. Le quietisme : quand l'abandon devient passivité</b>                | <b>14</b> |
| <b>6. La frontière catholique : grâce prévenante et vraie coopération</b> | <b>16</b> |
| <b>7. Ne plus combattre, ne plus penser à soi ?</b>                       | <b>19</b> |
| <b>8. Les vertus : détruites, absorbées, devenues Vie ?</b>               | <b>22</b> |
| <b>9. L'abandon ne dispense pas du devoir</b>                             | <b>27</b> |
| <b>10. Sacrements et obéissance : le cas limite du 5 novembre 1923</b>    | <b>29</b> |
| <b>11. Entrer, sortir, demeurer : ni scrupule ni fausse sécurité</b>      | <b>33</b> |
| <b>12. Le mot décisif : dispositions</b>                                  | <b>38</b> |
| <b>Conclusion — Le Fiat d'un fils</b>                                     | <b>40</b> |
| <b>Épilogue — Pour vivre cela simplement</b>                              | <b>42</b> |

# Introduction — « Tu ne feras rien, Moi je ferai tout »

Le 7 janvier 1921, Jésus dit à Luisa des mots qui, pris à la lettre, semblent ne laisser aucune place à l'agir de la créature : « Tu ne feras rien ; tu mettras seulement ton vouloir au jeu de ma Volonté et Moi, je ferai tout. » Il poursuit :

« Tu ne seras rien d'autre que le son de ma voix, la porteuse de mon Vouloir, celle qui détruit les vertus dans le mode humain et les fait ressurgir dans le mode divin, marquées d'un point éternel, immense, infini. »<sup>1</sup>

Luisa note aussitôt qu'elle s'est sentie « toute anéantie ». Le mot est fort. On est manifestement au-delà d'une simple demande d'aide adressée à Dieu pour mieux pratiquer les vertus : Jésus parle de leur destruction « en mode humain » et de leur résurrection « en mode divin ».

Quelques semaines plus tard, le 16 février 1921, la même radicalité prend une autre forme. Pour entrer dans le Divin Vouloir, explique Jésus, « il n'y a ni chemins, ni portes, ni clés ». La créature doit seulement retirer « le petit caillou de sa volonté ». Alors,

« au même instant, elle coule en Moi et Moi en elle ; elle trouve tous mes biens à sa disposition : force, lumière, secours, tout ce qu'elle veut. Voilà pourquoi il n'y a ni chemins, ni portes, ni clés : il suffit qu'elle le veuille et tout est fait ; mon Vouloir prend tout le reste à sa charge. »<sup>2</sup>

Jésus oppose explicitement cette simplicité au chemin ordinaire des vertus : « combien d'efforts, combien de combats, combien de longs chemins ! »

Le 16 mars 1913, Luisa voit quelques âmes immergées dans une lumière divine, comme étrangères à tout le reste, « comme si elles ne faisaient rien ». Pourtant, de ces âmes sort « tout l'agir divin ». Jésus commente :

« Celle qui fait ma Volonté se nourrit de lumière, c'est-à-dire de Moi ; et tandis qu'elle ne fait rien, elle fait tout. »<sup>3</sup>

Le 14 août 1917, Luisa formule elle-même ce que signifie, selon elle, vivre dans le Divin Vouloir : ne « rien faire par soi-même ». L'âme en vient même à éprouver une sorte de répugnance pour son agir humain « même saint » ; puis, après avoir accompli son œuvre, elle peut dire : « Je n'ai rien fait ; Jésus a tout fait. »<sup>4</sup>

Même le combat contre les passions semble changer de nature. Le 23 décembre 1900, Jésus promet à Luisa que, si elle demeure fixée dans sa Volonté, elle

n'aura plus besoin de combattre continuellement ses passions. Celles-ci, devant la sainteté du Divin Vouloir, « meurent sans combattre, sans bruit, doucement ». Sa « seule occupation », ajoute-t-il, sera d'aimer Jésus et d'être aimée de lui.<sup>5</sup>

Que devient alors l'agir humain ? Si Dieu fait tout, que reste-t-il à l'homme ? Si « il suffit de vouloir et tout est fait », que devient la longue ascèse chrétienne ? Si les vertus doivent mourir dans leur mode humain, que reste-t-il de leur exercice ? Si les passions peuvent s'éteindre sans combat, à quoi servent l'effort, la vigilance, la mortification ? Et si l'âme peut dire, après avoir agi, « je n'ai rien fait », quel sens donner encore à sa responsabilité personnelle ?

On manquerait la portée de ces textes en les ramenant à l'idée, juste mais insuffisante ici, que Dieu donne sa grâce et que l'homme fait ensuite de son mieux. Luisa décrit quelque chose de plus radical : l'action divine devient si intérieure à l'agir de l'âme que celle-ci ne veut plus revendiquer comme sien un acte séparé de Dieu.

Il faut donc prendre au sérieux ce qu'elle affirme : quelque chose change réellement.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 7 janvier 1921. Traduction de travail depuis l'italien : « Tu non farai nulla [...] Io farò tutto [...] la distruggitrice delle virtù in modo umano e la risorgitrice delle virtù in modo divino... »
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 16 février 1921.
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 11, 16 mars 1913.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 14 août 1917.
- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 4, 23 décembre 1900.

# 1. Quelque chose change réellement avec Luisa

Le 9 mai 1929, Luisa relit les premières années de son expérience spirituelle. Elle se souvient des épreuves, des luttes contre l'ennemi, de son état de victime, des sacrifices auxquels Jésus l'avait appelée. Une difficulté lui vient : Jésus lui a ensuite enseigné que celui qui vit dans la Divine Volonté n'est plus soumis aux mêmes tentations et aux mêmes troubles. N'y a-t-il pas contradiction entre les deux étapes ?

Jésus ne cherche pas à effacer cette différence. Il lui donne au contraire une place dans le chemin de Luisa :

« Il était nécessaire que je concentre en toi toute la sainteté humaine pour la consumer en toi, afin de donner commencement à la vraie sainteté du vivre dans mon Vouloir Divin. La sainteté dans l'ordre humain devait être le marchepied, le trône, de la sainteté dans l'ordre de ma Divine Volonté. »<sup>1</sup>

Les deux modes ne s'opposent donc pas comme le faux et le vrai. La sainteté « dans l'ordre humain » a préparé la suivante ; elle en a été le marchepied et le trône. Mais elle devait aussi parvenir à son terme pour qu'un autre mode commence.

Jésus rappelle alors qu'au début il demandait à Luisa si elle acceptait les souffrances avant de les lui envoyer. Il voulait un « souffrir volontaire », non forcé. C'était sa volonté qu'il voulait faire mourir, afin que la sienne puisse reprendre vie en elle. Puis il ajoute :

« Tout ce que tu souffris alors ne fut rien d'autre que l'accomplissement de l'ordre de la sainteté dans le mode humain. C'est pourquoi je ne te disais presque rien de la sainteté du vivre dans mon Divin Vouloir ; je voulais achever l'une pour commencer l'autre. »<sup>2</sup>

« Achever l'une pour commencer l'autre » : le mode divin n'est pas un simple nom nouveau donné à la vie spirituelle antérieure.

Quelques années auparavant, le langage était encore plus abrupt. Le 7 janvier 1921, Jésus ne disait pas seulement que les vertus recevraient plus de grâce ou seraient pratiquées plus parfaitement ; il annonçait leur « destruction » dans le mode humain et leur « résurrection » dans le mode divin. Il parlait d'un agir « marqué d'un point éternel, immense, infini ». <sup>3</sup>

Le mode humain n'est pourtant pas déclaré mauvais. Le texte de 1929 l'appelle « marchepied » et « trône ». Les combats, les sacrifices et les vertus de la première période appartiennent réellement au chemin de sainteté, mais ils conduisent vers une autre manière de vivre l'acte bon.

Ce qui change paraît toucher surtout la manière de vivre l'acte. Aimer, obéir, souffrir, pratiquer la patience ou l'humilité gardent leur sens chrétien. Mais la créature ne veut plus se vivre comme le foyer autonome de ces actes, auquel Dieu viendrait simplement ajouter son secours. Elle cherche à recevoir la Volonté divine elle-même comme vie intérieure de ce qu'elle fait.

L'image de la petite roue, donnée le 4 février 1922, l'exprime avec une grande simplicité. Jésus compare sa Volonté à la grande roue de l'éternité et les âmes qui vivent en elle à de petites roues placées dans la grande. Le mouvement leur vient de cette roue immense ; pourtant elles tournent réellement. Et Jésus dit à Luisa :

« Que tes tours soient continuels [...] Moi, je te donnerai la corde et toi, tu te prêteras à la recevoir. »<sup>4</sup>

La petite roue ne se donne pas elle-même son mouvement. Elle tourne pourtant réellement, parce qu'elle se prête à recevoir la corde. L'image est simple, mais elle dit déjà beaucoup : l'action divine n'efface pas l'action créée, elle la porte.

C'est également ainsi que les premiers combats reçoivent, en 1929, une nouvelle place. Jésus explique qu'ils avaient achevé « l'ordre de la sainteté dans le mode humain ». Puis, lorsque la vie du Fiat est formée, le rapport au mal change : la lumière du Divin Vouloir enveloppe l'âme, et les troubles, les passions et les péchés « perdent le chemin ». Il conclut pourtant par une exigence très concrète : « sois attentive », et que ton vivre dans son Fiat « soit continu ». <sup>5</sup>

La transformation est réelle. Elle ne consiste pas simplement à fournir davantage d'efforts, mais elle ne rend pas non plus l'âme inactive. Celle-ci apprend plutôt à recevoir son agir, tout en demeurant attentive et fidèle à ce qu'elle reçoit.

C'est dans cette lumière qu'il faut entendre l'une des affirmations les plus surprenantes de Luisa : on n'entre pas dans la Divine Volonté au terme d'une performance spirituelle. On y entre d'abord parce que Dieu donne et que la volonté humaine consent.

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 9 mai 1929.
- <sup>2</sup> Ibid.
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 7 janvier 1921.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 13, 4 février 1922.
- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 9 mai 1929.

## 2. « Il suffit qu'elle le veuille » : la gratuité du Don

Comment ce passage commence-t-il alors ? Chez Luisa, la réponse est déconcertante de simplicité : par un vouloir.

Le texte du 16 février 1921 l'affirme avec une netteté presque provocante. La Divine Volonté est déjà partout, « sous les pieds, à droite et à gauche, au-dessus de la tête » ; nul chemin ne permettrait de la rejoindre comme si elle se trouvait au loin. Ce qui empêche l'âme de participer à ses effets est « le petit caillou de sa volonté ». Qu'elle le retire, et « au même instant » elle coule en Dieu et Dieu en elle. « Il suffit qu'elle le veuille et tout est fait. »<sup>1</sup>

Cette simplicité revient, quatorze ans plus tard, dans une page où Luisa se plaint justement de la distance qu'elle croit encore devoir parcourir. Jésus lui répond :

« Dis-moi : que veux-tu ? Veux-tu que ma Volonté règne et vive en toi comme vie ? Si vraiment tu le veux, tout est fait. »<sup>2</sup>

À première lecture, on pourrait croire à une sorte d'automatisme spirituel. Le même passage l'empêche pourtant. Jésus parle de la Volonté divine et de la volonté humaine comme de « deux puissances spirituelles » : l'une immense, l'autre petite, mais capable de vouloir et de recevoir. La volonté créée n'est donc pas un espace vide que Dieu occuperait sans elle. Elle peut ouvrir ou fermer, donner prise à l'estime de soi, au plaisir ou au péché, et elle peut aussi vouloir que la Volonté divine devienne sa vie.

Le « il suffit de vouloir » ne signifie donc pas : éprouver un désir passager, prononcer une formule, puis considérer que tout est définitivement acquis. Jésus parle de vouloir « vraiment », de se décider, de vouloir « fermement et avec persévérance ». Et il ajoute une précision qui empêche de réduire ce vouloir à une déclaration intérieure :

« De ton côté, on le verra par les faits, si en toutes choses tu te comportes comme possédant une Volonté Divine. »<sup>3</sup>

Le vouloir dont il est question engage donc davantage qu'un instant de ferveur ; il tend à prendre corps dans la manière de vivre.

Le 6 mai 1938, Jésus reprend l'idée d'une façon presque familière. La première chose indispensable est de vouloir vivre dans le Fiat ; ensuite, il faut faire un premier pas, puis un autre, puis encore un autre.<sup>4</sup> Le texte de 1921 n'est pas

démenti. Le commencement demeure simple, parce que le Don vient de Dieu. Simple ne veut pourtant pas dire instantané : ce vouloir ouvre un chemin.

Jésus insiste même sur ce qu'il ajoute lui-même au faible vouloir de la créature. Il l'entoure de grâce, d'amour, de bonté ; s'il le faut, dit-il, il met « sa propre Vie » à sa disposition. Le poids décisif ne repose donc pas sur la performance de l'âme, comme si elle devait atteindre un degré suffisant de vertu pour mériter enfin le Fiat. Dieu veut donner ; il soutient le vouloir par lequel la créature consent à recevoir.

La gratuité du Don ne rend donc pas le consentement accessoire. La créature ne peut fabriquer la Vie divine, même à force d'efforts ; elle peut en revanche l'accueillir. Et Dieu prend assez au sérieux cette petite volonté humaine pour ne pas la forcer.

Le mot « Don » reste ici essentiel. Mais puisqu'il s'agit d'une Vie, le oui qui l'accueille ne peut rester un simple moment intérieur. Il demande peu à peu toute la maison.

---

## Notes

<sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 16 février 1921.

<sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 33, 19 mars 1935 : « Figlia mia benedetta, dimmi che vuoi? Vuoi tu che la mia Volontà regni e viva in te come vita? Se veramente lo vuoi, tutto è fatto... »

<sup>3</sup> Ibid. : « ...da parte tua si vedrà con i fatti, se in tutte le cose ti comporterai come posseditrice d'una Volontà Divina. »

<sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 6 mai 1938.

### 3. Se disposer : accueillir une Vie qui veut grandir

Un mot revient souvent chez Luisa : *disposizione*. Il serait trompeur d'y voir une technique spirituelle, comme si l'âme pouvait préparer par elle-même ce que Dieu devra ensuite déposer en elle. Il s'agit plutôt d'une disponibilité réelle, celle d'une liberté qui apprend à faire place à une Vie reçue.

Le 23 août 1937, Jésus se réjouit de trouver « l'âme disposée à vouloir m'écouter et à recevoir le grand don dont ma parole est porteuse ». Sans cette disposition, dit-il, sa parole ne peut remettre le don qu'elle porte. Puis l'image s'élargit. La Divine Volonté, parce qu'elle est Vie, ne veut pas demeurer immobile dans la créature ; elle veut grandir. Pour cette croissance, elle attend « une attention de plus, un soupir, un désir de vouloir sa Vie », jusqu'au « plus petit acte » et à « une invitation amoureuse de la créature ». Surtout, elle « ne veut pas croître par force » : elle veut que la créature veuille elle-même sa croissance.<sup>1</sup>

C'est bien là que se joue la disposition. L'âme ne produit rien de divin par sa propre puissance, mais son accueil compte vraiment. Jésus distingue l'âme « toute attention, tout yeux, tout cœur » de celle qui veut sa Volonté sans grande attention ; chez cette dernière, dit-il, la plénitude reste encore lointaine.<sup>2</sup>

Une phrase du 5 janvier 1936 ramasse admirablement les deux mouvements :

« Il faut une attention extrême, et ma Volonté fera tout ce qu'il faut pour former sa Vie dans la créature. »<sup>3</sup>

Ce n'est pas l'attention qui fabrique cette Vie. Elle crée plutôt l'espace humain où le Fiat peut la former.

Cette attention ne se réduit pas à une disposition générale prise une fois pour toutes. Le 27 mai 1922, Jésus distingue l'« acte préalable » de l'« acte actuel ». Au commencement de la journée, l'âme peut fixer sa volonté dans celle de Dieu, décider de ne vivre et agir que dans le Divin Vouloir, et y placer d'avance tous ses actes. Cet acte préalable est réel ; il donne une orientation à la journée. Pourtant il peut être obscurci par les manières humaines, la volonté propre, l'estime de soi ou la négligence. L'acte actuel, accompli au moment même de l'action, dissipe ces nuages et renouvelle l'union. Jésus conclut sans ambiguïté :

« Tous les deux sont nécessaires : le préalable donne la main, dispose et forme le plan de l'actuel ; l'actuel conserve et élargit le plan du préalable.  
»<sup>4</sup>

Le « oui » initial ne suffit donc pas comme un souvenir pieux posé au début du chemin. Il demande à descendre dans les actes. Une intention peut orienter toute une journée ; elle doit encore rejoindre ce qui arrive, au moment où cela arrive.

Cette logique atteint aussi les choses les plus ordinaires. Le 15 août 1927, Jésus parle des petits sacrifices qu'il demande : renoncer à un plaisir, à un désir, à un intérêt, à une vanité, se détacher de quelque chose qui paraît presque insignifiant. Ces petites épreuves, dit-il, sont comme des appuis sur lesquels il peut déposer « le grand capital » de sa grâce et préparer l'âme à de plus grands sacrifices. Luisa rapporte alors cette formule :

« Les petits [sacrifices] sont la force des grands : ils disposent Dieu à donner la grâce et l'âme à la recevoir. »<sup>5</sup>

L'expression est hardie. Elle ne signifie pas que l'homme pourrait produire en Dieu la décision de faire grâce, comme si le Don devenait le salaire d'un effort. Dans le passage, c'est Dieu qui prend l'initiative de l'épreuve, qui demande le petit sacrifice « pour le bien » de la créature, puis qui « abonde dans la grâce » lorsqu'il la trouve fidèle. La relation prend la forme d'une confiance : la fidélité dans le peu rend l'âme capable de recevoir davantage, et Dieu lui confie davantage.

Il y a bien une ascèse, mais elle ressemble moins à une accumulation de mérites qu'à un apprentissage de la réponse. Dieu prend l'initiative, la créature répond, et cette réponse l'ouvre davantage. Un petit sacrifice peut préparer une fidélité plus grande ; une attention renouvelée rend l'âme plus disponible. La grâce reste première, sans que la réponse devienne décorative.

On comprend mieux, dès lors, comment Luisa peut écrire que « tout est fait » lorsque la volonté se donne vraiment, tout en parlant ensuite d'un acte, d'un soupir, d'un désir ou d'une attention. Ce n'est pas une série de paiements successifs. Une Vie a été accueillie, et cette Vie cherche encore à prendre toute sa place.

Reste une question plus profonde. Si c'est la Divine Volonté qui donne le mouvement, forme la Vie, communique sa force et même soutient le vouloir de la créature, peut-on encore dire que celle-ci agit vraiment ? Ou bien tout ce langage de disposition, de consentement et d'attention désigne-t-il seulement la manière dont elle laisse Dieu agir à sa place ?

Luisa répond à cette question avec une étonnante netteté.

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 35, 23 août 1937.
- <sup>2</sup> Ibid.
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 34, 5 janvier 1936 : « Attenzione somma ci vuole e la mia Volontà farà tutto ciò che ci vuole per formar la sua vita nella creatura. »
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 14, 27 mai 1922.
- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 22, 15 août 1927 : « ...i piccoli sono la forza dei grandi, dispongono Dio a dare la grazia e l'anima a riceverla. »

## 4. « Dieu fait tout » : qui agit alors ?

Dans l'entrée du 2 avril 1933, Luisa rapporte une parole de Jésus qui décrit l'action divine dans la créature comme un échange continu. Dieu donne, la créature reçoit ; puis vient cette précision :

« Et, ce qui est plus, Nous la voulons avec Nous pour opérer ; Nous ne voulons pas faire seuls. »<sup>1</sup>

Cette phrase est difficile à concilier avec l'idée d'une créature simplement mise de côté. Dieu la veut « avec » lui dans l'opération.

Cette coopération procède d'un choix de Dieu, non d'un besoin. Jésus souligne qu'il peut tout faire sans la créature : sa puissance ne reçoit rien d'elle. Lorsqu'il veut pourtant opérer dans une volonté humaine, il respecte précisément ce qui fait d'elle une volonté : sa liberté.

Le 17 juin 1935, Jésus va jusqu'à présenter le libre vouloir comme l'une des plus grandes délicatesses de l'amour créateur. Dieu a donné à l'homme une petite volonté « libre » afin qu'il puisse lui ouvrir lui-même sa maison. Il ne veut pas « une volonté forcée ». Il veut que la créature sache le bien qu'il désire accomplir en elle et qu'elle lui ouvre « spontanément » les portes. Elle peut alors offrir à son Créateur quelque chose qui est véritablement en son pouvoir : son propre vouloir.<sup>2</sup>

Le Don ne rend donc pas cette petite volonté inutile. Il en fait, au contraire, un lieu de rencontre : Dieu y agit selon sa puissance, et la créature lui répond selon la sienne. Jésus le formule ainsi : il veut la volonté humaine « opérante avec Nous », adaptée à lui tandis qu'il s'adapte à elle.<sup>3</sup>

C'est pourquoi la mort de la volonté humaine, si souvent évoquée chez Luisa, ne peut être comprise comme son annihilation. Le 31 mars 1929, elle décrit sa volonté comme « mourante » sous l'empire du Fiat. Elle précise cependant que la Divine Volonté ne se glorifie pas de la faire mourir entièrement : si elle le faisait, elle perdrait « son prestige d'opérer sur une volonté humaine qui, tout en vivant, subit volontairement sur elle l'acte vital du Fiat Divin ». La volonté créée accepte de « vivre en mourant » afin de donner vie et domination au Vouloir suprême.<sup>4</sup>

Il y a bien une mort, mais ce n'est pas celle de la faculté de vouloir. Ce qui doit mourir, chez Luisa, c'est le vouloir qui se pose comme principe séparé et reprend l'acte à son compte. Or ce renoncement lui-même suppose une volonté vivante :

elle reçoit « volontairement » l'acte du Fiat. Sans cette liberté, le don de soi dont parle Luisa n'aurait tout simplement plus de sens.

C'est aussi ce qui rend compréhensible l'image de la petite roue déjà rencontrée. La grande roue donne le mouvement et la corde ; la petite ne crée ni l'un ni l'autre. Pourtant Jésus lui demande de tourner continuellement et de « se prêter » à recevoir la corde. L'activité reçue n'en devient pas irréaliste pour autant. Elle est d'autant plus pleinement son mouvement qu'elle est accordée au mouvement qui la porte.

En 1938, Jésus résume cette relation dans des termes presque familiers. Luisa voudrait rester dans les seules joies du Divin Vouloir ; il lui répond :

« Mais non, ma fille, il faut aussi le travail. »<sup>5</sup>

Et il ajoute :

« Dans le travail, je ne te laisse jamais seule ; je fais plus que toi ; sans Moi, tu n'aurais pas pu le faire. »<sup>6</sup>

La phrase « je fais plus que toi » ne signifie pas que Jésus se substitue à Luisa. Elle dit surtout la disproportion : son action précède, soutient et rend possible celle de la créature. Et pourtant le travail demandé reste réellement à faire.

Le « Jésus fait tout » de Luisa se comprend donc mal comme un partage de pourcentages, avec tout du côté de Dieu et rien du côté de l'homme. Ce serait mettre les deux agents sur le même plan. Les textes les plus explicites disent autre chose : l'action de Dieu devient plus profonde, et la volonté humaine reste vivante, consentante, attentive, engagée avec lui.

C'est ici que les mêmes mots peuvent conduire dans deux directions très différentes. Dire que Dieu est le principe vivant de l'acte n'est pas encore dire que la volonté humaine doit s'éteindre. Pourtant la confusion est possible, et l'histoire de la spiritualité chrétienne en offre un exemple très concret.

---

## Notes

<sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 32, 2 avril 1933 : « ...la vogliamo insieme ad operare, non vogliamo fare da soli. »

<sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 33, 17 juin 1935.

<sup>3</sup> Ibid. : « ...lo vogliamo operante insieme con Noi... »

<sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 25, 31 mars 1929.

- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 15 mai 1938 : « ...ci vuole pure il lavoro... »
- <sup>6</sup> Ibid. : « ...nel lavoro non ti lascio mai sola, faccio più Io che tu, senza me non avresti potuto farlo. »

## 5. Le quiétisme : quand l'abandon devient passivité

Les mots employés par Luisa rencontrent ici un précédent historique qu'il serait difficile d'ignorer. En 1687, le pape Innocent XI condamna soixante-huit propositions liées à l'enseignement de Miguel de Molinos. Il faut écarter au passage une confusion de noms : Miguel de Molinos, figure du quiétisme du XVII<sup>e</sup> siècle, n'est pas Luis de Molina, le théologien jésuite auquel est attaché le « molinisme » dans les débats sur la grâce et la liberté.

Ce qui fut condamné chez Molinos n'était ni la contemplation, ni le silence intérieur, ni l'abandon à Dieu en eux-mêmes. Le problème surgissait au moment où la primauté de l'action divine conduisait à déprécier l'activité propre de la créature. Deux propositions suffirent à faire apparaître le point de rupture :

« Vouloir agir activement, c'est offenser Dieu, qui veut être lui-même le seul agent ; c'est pourquoi il faut s'abandonner tout entier en Dieu et demeurer ensuite comme un corps inanimé. »<sup>1</sup>

Et encore :

« L'activité naturelle est ennemie de la grâce et empêche les opérations de Dieu et la vraie perfection, parce que Dieu veut opérer en nous sans nous. »<sup>2</sup>

L'expression « en nous sans nous » revient dans une autre proposition : après avoir remis son libre arbitre à Dieu, l'âme devrait lui abandonner toute réflexion et tout soin de ce qui la concerne afin qu'il accomplisse ainsi sa volonté en elle.<sup>3</sup> La logique se prolonge alors dans les actes concrets. Face à la tentation, une résistance seulement négative serait requise, « sans appliquer aucune énergie » ; dans la prière parfaite, il faudrait demeurer sans produire d'actes ; arrivée à la « mort mystique », l'âme n'aurait même plus de volonté, Dieu la lui ayant retirée.<sup>4</sup>

On comprend immédiatement pourquoi certaines phrases de Luisa peuvent éveiller une inquiétude. « Tu ne feras rien ; Moi, je ferai tout. » Les passions qui meurent « sans combattre ». La volonté humaine qui doit mourir. L'âme qui « tandis qu'elle ne fait rien, fait tout ». Pris isolément, ces rapprochements sont frappants.

Quelques mots communs ne suffisent donc pas à trancher. Il faut regarder ce qu'ils font de la créature. Dans les propositions condamnées chez Molinos,

l'idéal tend vers le corps inanimé et l'activité humaine devient suspecte parce qu'elle semblerait gêner Dieu. Chez Luisa, au contraire, la volonté humaine reste vivante pour pouvoir consentir. Jésus dit qu'il ne veut pas faire seul ; il demande l'attention, l'acte actuel, la fidélité dans les petites choses et même le travail.

La proximité verbale peut être trompeuse. En 1687 est condamnée l'idée d'un Dieu « lui seul agissant », devant lequel la créature resterait comme un corps sans vie. Chez Luisa, Jésus peut dire qu'il fait tout, mais il continue de parler d'une petite volonté humaine qui reçoit volontairement l'acte du Fiat. La petite roue tourne précisément parce qu'elle reçoit la corde.

Le quiétisme aide ainsi à voir où le langage peut déraiser. Si la primauté de Dieu finit par éliminer l'acte créé, « mourir à sa volonté » en vient à signifier perdre sa volonté, et « ne rien faire » devient ne plus agir. Les propositions condamnées rendent cette pente très concrète.

D'autres rapprochements apparaîtront encore plus loin, lorsqu'il sera question de la prière pour soi, des vertus, de la confession ou de l'autorité spirituelle. Mais le cœur du problème est déjà là. Une mystique de l'action divine peut exalter au plus haut point l'initiative de Dieu ; elle franchit une autre frontière lorsqu'elle fait de la créature un sujet inerte.

La tradition catholique avait formulé cette frontière bien avant la crise quiétiste.

---

## Notes

- <sup>1</sup> Innocent XI, constitution *Coelestis Pastor*, 20 novembre 1687, proposition 2, DS 2202 : « Velle operari active, est Deum offendere, qui vult esse ipse solus agens [...] permanere velut corpus exanime. » Traduction de travail.
- <sup>2</sup> Ibid., proposition 4, DS 2204 : « Activitas naturalis est gratiae inimica [...] quia Deus operari vult in nobis sine nobis. »
- <sup>3</sup> Ibid., proposition 13, DS 2213.
- <sup>4</sup> Ibid., propositions 17, 21 et 61, DS 2217, 2221 et 2261.

## 6. La frontière catholique : grâce prévenante et vraie coopération

Le Concile de Trente avait déjà formulé avec beaucoup de netteté le rapport entre grâce et liberté. Dieu prend l'initiative : l'homme ne se porte pas de lui-même vers la justification, il est prévenu, appelé et aidé par la grâce. Mais cette grâce s'adresse à une liberté réelle, capable d'acquiescer et capable aussi de résister.<sup>1</sup>

Le canon 4 de la session sur la justification vise exactement le point qui deviendra plus tard décisif dans la condamnation du quiétisme. Il rejette l'idée que le libre arbitre, mû et excité par Dieu, « ne coopère en rien » en acquiesçant à l'appel divin et demeure « comme un être inanimé », purement passif.<sup>2</sup> Le canon suivant ajoute que le libre arbitre n'a pas été perdu ni éteint par le péché d'Adam.<sup>3</sup>

La coopération dont parle l'Église ne place pas Dieu et l'homme à égalité. Dieu précède, éveille, soutient et rend possible jusqu'à la réponse qu'il sollicite. Le Catéchisme reprend la formule de Trente en disant que la justification « établit une collaboration entre la grâce de Dieu et la liberté de l'homme ». Et il précise :

« Quand Dieu touche le cœur de l'homme par l'illumination de l'Esprit Saint, l'homme lui-même n'est pas inactif en recevant cette inspiration qu'il pourrait d'ailleurs rejeter ; et cependant il ne peut pas non plus, sans la grâce de Dieu, se porter, par sa libre volonté, vers la justice devant Lui. »<sup>4</sup>

Cette phrase tient ensemble ce qu'il serait facile de séparer : la grâce vient la première, et pourtant l'homme qui la reçoit n'est pas inerte.

La théologie catholique pense l'action divine comme la source de l'action créée, et non comme une force qui en occuperait la place. Le Catéchisme parle de Dieu comme Cause première agissant « dans et par les causes secondes » et leur conférant « la dignité d'agir elles-mêmes ». <sup>5</sup> La causalité divine ouvre l'espace de la créature parce qu'elle fonde sa capacité d'agir.

Cette manière de comprendre la liberté reçoit chez saint Jean-Paul II une formulation qui éclaire singulièrement notre sujet. Dans *Veritatis splendor*, il parle de « théonomie », ou de « théonomie participée » :

« l'obéissance libre de l'homme à la Loi de Dieu implique effectivement la participation de la raison et de la volonté humaines à la sagesse et à la providence de Dieu. »<sup>6</sup>

Le contexte est celui de la vie morale, non celui de l'expérience mystique de Luisa. Mais la structure est féconde : obéir à Dieu ne signifie pas que l'homme subit de l'extérieur une volonté étrangère à sa liberté. Sa raison et sa volonté sont appelées à participer à la sagesse et à la providence divines. L'obéissance libre devient participation.

Les pages les plus équilibrées de Luisa se laissent bien lire dans cette lumière. Lorsque Jésus dit qu'il veut la volonté humaine « opérante avec Nous », il ne lui cède pas une part de souveraineté ; il l'associe à son action. Et la petite roue, lorsqu'elle reçoit le mouvement de la grande, ne cesse pas pour autant de tourner.

La doctrine catholique de la prière maintient la même structure jusque dans les plus hauts états d'union. La lettre *Orationis formas*, publiée en 1989 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, décrit la prière chrétienne comme « la rencontre de deux libertés : la liberté infinie de Dieu et la liberté finie de l'homme ». <sup>7</sup> Plus loin, elle rappelle que, même dans les états de grâce les plus élevés, « une absorption du moi humain dans le moi divin ne sera jamais possible ». <sup>8</sup> L'union peut aller jusqu'à la divinisation par grâce ; la créature demeure créature, avec sa liberté, son altérité, sa capacité de répondre.

Cette permanence du sujet créé se reconnaît à ses fruits. La contemplation chrétienne, dit encore le même document, conduit continuellement à l'amour du prochain, à l'action et à l'acceptation des épreuves. <sup>9</sup> L'union au Père n'a pas éloigné le Christ de sa mission ; elle l'a conduit à accomplir sa volonté jusque dans la Passion. De même, l'intériorité chrétienne s'accomplit dans une action de plus en plus accordée à Dieu.

On peut alors garder toute la force du « Dieu fait tout » sans rendre la liberté fictive. Tout vient de Dieu comme de la Source : l'être, la grâce, le mouvement vers le bien, la fécondité surnaturelle de l'acte. Et c'est justement parce qu'il donne à la créature d'agir qu'il peut vouloir son consentement réel.

Sous cette lumière, la parole de 1938 prend une densité particulière : « je fais plus que toi ; sans Moi, tu n'aurais pas pu le faire ». Jésus ne mesure pas deux parts indépendantes de la même œuvre. Il désigne une dépendance plus profonde : l'agir humain existe, mais il reçoit de Dieu sa possibilité et, dans la vie du Fiat, cherche à recevoir de lui jusqu'à son principe intérieur.

Cette articulation donne une première réponse aux formules qui ouvraient notre réflexion. Certains passages de Luisa semblent pourtant aller encore plus loin : ne plus combattre ses passions, ne plus penser à soi, ne plus demander pour soi, laisser mourir les vertus dans leur mode humain. C'est là qu'il faut maintenant revenir.

## Notes

- <sup>1</sup> Concile de Trente, session VI, décret sur la justification, chap. 5, DS 1525.
- <sup>2</sup> Ibid., canon 4, DS 1554.
- <sup>3</sup> Ibid., canon 5, DS 1555.
- <sup>4</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1993, citant le Concile de Trente, session VI, chap. 5.
- <sup>5</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, nn. 306-308.
- <sup>6</sup> Jean-Paul II, encyclique *Veritatis splendor*, 6 août 1993, n° 41 ; voir aussi nn. 42 et 103.
- <sup>7</sup> Congrégation pour la Doctrine de la Foi, *Lettre aux évêques de l'Église catholique sur quelques aspects de la méditation chrétienne (Orationis formas)*, 15 octobre 1989, n° 3.
- <sup>8</sup> Ibid., n° 14.
- <sup>9</sup> Ibid., n° 13.

## 7. Ne plus combattre, ne plus penser à soi ?

Les principes sont maintenant assez clairs. Certains passages, pourtant, restent rugueux. Ils touchent à des gestes très ordinaires de la vie spirituelle : combattre ses passions, regarder ses fautes, demander pardon pour soi.

Le 23 décembre 1900, Jésus dit à Luisa que, si elle demeure dans sa Volonté, elle n'aura plus besoin de lutter continuellement contre ses passions. Celles-ci mourront « sans combattre, sans bruit, doucement » devant la sainteté du Divin Vouloir.<sup>1</sup> Le propos est fort. Il ne décrit pourtant pas une âme devenue incapable d'être tentée par définition. Le même passage donne son propre critère : si les mouvements passionnels recommencent à se faire sentir, c'est que l'âme « ne demeure pas continuellement » dans les limites du Vouloir divin ; elle fait des « sorties », des « échappées » dans sa volonté propre.

Le combat semble plutôt se déplacer. Toute l'attention n'est plus absorbée par la passion elle-même ; elle se porte sur le fait de demeurer dans le mouvement reçu de Dieu et de ne pas reprendre un vouloir séparé. Il y a toujours quelque chose à tenir. Presque trente ans plus tard, Jésus dira encore : « sois attentive », et que ton vivre dans le Fiat « soit continu ».<sup>2</sup> La douceur dont il parle n'a donc rien d'une somnolence spirituelle.

Plus déroutant encore est le passage du 1er novembre 1912. Luisa prie et répare pour tous ; dans l'amertume que lui cause l'absence sensible de Jésus, elle pense soudain à elle-même et demande : « Pitié de moi, pardonne cette âme ; ton Sang, tes peines ne sont-ils pas aussi pour moi ? » Jésus lui répond qu'en pensant à elle-même elle s'appauvrit, puis ajoute que, dans sa Volonté, elle doit prier et réparer pour les autres. Il va jusqu'à lui demander :

« Ne te paraît-il pas étrange que celle qui a formé une seule chose, un seul vouloir avec Moi, me demande pitié, pardon, Sang et souffrances, alors que je l'ai constituée maîtresse avec Moi ? »<sup>3</sup>

On touche ici l'une des paroles les plus difficiles de l'ensemble. Elle peut ressembler à l'idée quiétiste selon laquelle l'âme arrivée à un certain état ne devrait plus examiner sa condition ni demander pour elle-même. Plusieurs propositions condamnées chez Molinos allaient précisément dans ce sens : ne plus réfléchir à ses défauts ou à sa perfection, ne plus se préoccuper de son salut, et même considérer certaines demandes ou actions de grâce comme incompatibles avec l'état de parfaite résignation.<sup>4</sup>

Le contexte de Luisa est toutefois très particulier. Jésus ne parle pas à une âme qui chercherait à se dispenser de conversion ; il s'adresse à Luisa alors qu'elle est déjà en train de prier et de réparer pour tous, et il fonde sa parole sur une union qu'il décrit comme déjà formée : « une seule chose, un seul vouloir avec Moi ». La parole suppose donc la grâce dont elle parle. Elle ne constitue pas, à elle seule, un raccourci permettant à chacun de se déclarer arrivé à cet état et d'en tirer l'inutilité du repentir.

Ce point importe d'autant plus que la tentation de présomption est réelle : il suffirait de s'attribuer l'union décrite pour retourner une parole de décentrement en dispense spirituelle. Or l'ensemble des textes déjà rencontrés exige précisément que la vérité du Fiat se vérifie « par les faits », dans l'attention, la fidélité et l'absence de défauts volontaires.

Le 25 décembre 1937 reprend le thème sous une forme différente. Jésus demande à Luisa de ne pas s'occuper de ses faiblesses, de ses misères et de ses maux. Plus on les pense, dit-il, plus on se sent faible et plus ces misères serrent la créature ; en cessant de les nourrir par la pensée, elles perdent leur force. Le bien, au contraire, appelle le bien : « un acte d'amour appelle l'autre amour ; un abandon dans mon Vouloir fait sentir en soi la nouvelle Vie divine ». Il veut donc que sa pensée s'occupe de l'aimer et de vivre de sa Volonté.<sup>5</sup>

La parole vise ici une fixation intérieure qui alimente ce qu'elle contemple. Elle invite à déplacer le regard de soi vers Dieu et vers le bien à accomplir. Dans la lumière des critères déjà posés — liberté réelle, devoirs, absence de défauts volontaires, actes actuels — ce déplacement n'abolit pas la conversion ; il refuse que l'examen de soi devienne le centre permanent de la vie spirituelle.

Il y a là une nuance importante. Regarder son péché peut conduire au repentir ; se regarder sans cesse peut aussi enfermer l'âme en elle-même. Luisa pousse très loin le déplacement vers Dieu, jusqu'à ne plus faire de la lutte contre soi le centre de la vie intérieure. Ce déplacement deviendrait malsain s'il servait à nier une faute réelle. Les autres textes sur le Fiat ne vont pas dans ce sens.

Cette question rejoint immédiatement celle des vertus elles-mêmes. Car si l'âme ne doit plus se construire par un effort centré sur elle-même, que signifie exactement l'expression la plus radicale de toutes : « détruire les vertus dans le mode humain » ?

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 4, 23 décembre 1900.
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 9 mai 1929.
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 11, 1er novembre 1912 : « Non ti pare strano che chi ha formato una sola cosa, un solo volere con Me, mi domandi pietà, perdono, sangue, pene [...]? »
- <sup>4</sup> Innocent XI, *Coelestis Pastor*, propositions 8-15, DS 2208-2215.
- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 35, 25 décembre 1937.

## 8. Les vertus : détruites, absorbées, devenues Vie ?

Le 7 janvier 1921, les mots restent volontairement abrupts. Jésus dit à Luisa qu'elle ne sera que « le son » de sa voix, « la porteuse » de son Vouloir, puis il parle de la Divine Volonté comme de celle qui « détruit les vertus dans le mode humain » et les « fait ressurgir dans le mode divin ».<sup>1</sup> Luisa se dit aussitôt « toute anéantie », dans un contexte où elle évoque en outre un sacrifice si dur qu'elle ne veut pas le préciser par écrit.

Le vocabulaire mérite d'être laissé dans toute sa rudesse. « Détruire » dit davantage qu'« améliorer », et « ressusciter » suppose qu'un passage a eu lieu. Luisa ne parle donc pas seulement de vertus ordinaires rendues plus ferventes.

Le passage du 14 août 1917 donne une première clé. Luisa y écrit :

« Dans le Divin Vouloir, les vertus prennent place dans l'ordre divin ; en dehors de lui, dans l'ordre humain, elles sont sujettes à l'estime de soi, à la vaine gloire, aux passions. »<sup>2</sup>

Mais cette distinction entre ordre humain et ordre divin ne suffit pas encore à rendre toute la force de ses écrits. D'autres textes vont plus loin et parlent d'une véritable absorption des vertus dans l'amour.

Le 16 octobre 1905, Luisa vient de lire un livre sur les vertus et s'inquiète de n'en reconnaître presque aucune en elle. Elle ne trouve qu'une chose : elle veut aimer Jésus, elle l'aime et veut être aimée de lui. L'intitulé de l'entrée résume le thème en disant que, plus l'âme s'approche de l'amour de Dieu, plus « les vertus disparaissent, absorbées dans l'amour ». La parole directe de Jésus est encore plus éclairante :

« Ma fille, plus l'âme parvient au terme, pour s'approcher de la source de tout bien, qui est l'amour vrai et parfait de Dieu, où tout restera submergé et seul l'amour surnagera pour être le moteur de tout, ainsi l'âme perdra toutes les vertus qu'elle a pratiquées pendant le voyage, pour tout renfermer dans l'amour et se reposer de tout pour seulement aimer. »<sup>3</sup>

La suite empêche toutefois de comprendre cette « perte » comme un vide moral. Jésus explique que, plus l'âme avance, moins elle sent le travail distinct des différentes vertus, parce que l'amour les investit toutes, « les convertit toutes en lui-même », les tient en repos « comme autant de nobles princesses », tandis que

lui seul travaille et leur donne vie. Il prend l'exemple de l'obéissance. Une âme peut obéir pour pratiquer l'obéissance, acquérir la vertu et sacrifier sa volonté ; elle éprouve alors le travail propre de cette vertu. Une autre regarde Dieu dans celui qui commande et obéit par amour pour lui. Elle obéit réellement, elle sacrifie réellement quelque chose, mais, dit Jésus, « l'âme ne sent pas en cela qu'elle obéit, mais seulement qu'elle aime ».<sup>4</sup>

Ce texte oblige à préciser notre vocabulaire. La patience, l'obéissance, la pureté ou la force ne sont pas déclarées mauvaises ni rendues inutiles. Ce qui s'efface, à mesure que l'amour devient le principe unifiant de l'agir, c'est leur exercice comme travaux distincts autour desquels l'âme aurait conscience de construire sa perfection. L'acte demeure ; son moteur devient de plus en plus un.

Le 23 novembre 1910, Jésus formule la même idée avec une radicalité supplémentaire. « L'amour renferme tout, enchaîne tout, donne vie à tout », dit-il. Puis : « l'amour est patience, l'amour est obéissance, il est douceur, il est force, il est paix, il est tout ». Les vertus qui ne reçoivent pas leur vie de l'amour restent, dans le langage de ce passage, au niveau de vertus « naturelles » ; l'amour les transforme en « vertus divines ».<sup>5</sup> On retrouve bien ici quelque chose de plus profond qu'un simple perfectionnement moral. Les vertus cessent peu à peu d'apparaître comme plusieurs foyers séparés ; l'amour les rassemble et leur communique sa vie.

Le 30 juillet 1929 revient encore sur cette différence. Jésus oppose celui qui pratique saintement les vertus « dans l'ordre humain » à celui qui les opère « dans l'ordre divin » de la Divine Volonté. Dans le premier cas, patience, obéissance et charité gardent chacune leur signe distinctif. Dans le second, la lumière du Fiat possède une « vertu communicative et unitive » : elle fond ensemble les œuvres faites à sa source et en forme « un acte unique » aux effets innombrables. L'image choisie est celle du soleil : une seule source de lumière, et pourtant toutes les couleurs et tous les effets qu'elle communique.<sup>6</sup>

On comprend alors mieux ce que peut signifier la « résurrection » des vertus en mode divin. Elles ne sont plus seulement une collection d'habitudes ou d'actes successifs, chacune travaillée pour elle-même. Leur contenu concret demeure reconnaissable — il faut encore obéir, supporter, servir, pardonner, être fidèle — mais la Divine Volonté les reprend dans l'unité de son propre mouvement. Le sujet créé n'est pas supprimé : c'est bien lui qui obéit et qui aime. Mais il ne veut plus avoir plusieurs petites sources de sainteté juxtaposées à la Source divine.

Les derniers volumes poussent encore le langage. Le 20 novembre 1938, Jésus ne met plus seulement en contraste des vertus humaines et des vertus divines ; il oppose les « œuvres » à la « Vie ». En vivant dans le Vouloir divin, dit-il, la créature reçoit de Dieu la capacité de produire « Vie, non des œuvres », parce que

Dieu, en lui donnant sa Sainteté, son Amour et ses autres biens, lui communique une vertu générative. Elle forme alors « Vie de Sainteté, Vie d'Amour, Vie de Lumière, de Bonté, de Puissance, de Sagesse » et les offre à Dieu.<sup>7</sup>

Il serait facile de forcer ce vocabulaire dans deux directions opposées. On pourrait le réduire à une manière emphatique de parler des vertus chrétiennes ordinaires ; on pourrait aussi imaginer que la créature perd sa réalité propre et que la substance même de la divinité se substitue à elle. Les textes ne demandent ni l'un ni l'autre. Ils parlent d'une Vie divine reçue, d'une Sainteté et d'un Amour communiqués, d'une volonté humaine qui demeure libre et « opérante avec » Dieu. Le langage catholique de la participation convient ici mieux que celui d'une substitution de nature : la créature demeure créature, mais son acte est admis à vivre d'un principe qu'elle ne possède pas par nature.

Il existe d'ailleurs un point de contact classique qui aide à ne pas durcir artificiellement l'opposition. Le Catéchisme appelle la charité « la forme des vertus » ; saint Paul dit qu'au terme la charité ne passe jamais.<sup>8</sup> Luisa décrit cette unité dans un langage mystique beaucoup plus concret : l'amour absorbe les vertus, les tient en lui, leur donne vie, jusqu'à ce que l'âme ne sente plus plusieurs travaux mais un seul mouvement d'amour.

Le texte du 9 mai 1929 prend alors tout son relief. Jésus appelle la sainteté dans l'ordre humain le « marchepied » et le « trône » de la sainteté du vivre dans le Fiat ; il dit avoir voulu « compléter l'une pour commencer l'autre ».<sup>9</sup> Le marchepied n'est pas méprisé, mais il conduit ailleurs. Les sacrifices, l'obéissance, la patience et les autres vertus ont réellement formé Luisa ; puis un autre mode d'opération est appelé à prendre la première place.

Le livre de la Vierge dans le Royaume de la Divine Volonté confirme en même temps que ce passage n'abolit pas la volonté créée. Lors de l'épreuve où Marie doit remettre sa volonté à Dieu, la Divine Volonté lui dit :

« Tu la conserveras, mais tu vivras comme ne l'ayant pas, la plaçant sous la domination totale de ma Divine Volonté, qui sera ta vie. »<sup>10</sup>

La volonté humaine demeure donc, et avec elle la possibilité réelle d'obéir, de consentir, d'aimer et de se sacrifier. Ce qui disparaît progressivement est le régime où ces actes sont vécus comme autant de travaux séparés dont l'âme ferait sa propre construction spirituelle. Dans le vocabulaire de Luisa, ils sont attirés vers une unité plus profonde : l'amour devient leur moteur, le Fiat leur principe vivant, et ce qui était pratiqué comme œuvre est appelé à devenir Vie.

Cette lecture permet de garder toute la force des expressions de Luisa sans conclure à une inertie de la créature. Elle explique aussi pourquoi les textes les plus élevés continuent à parler d'obéissance, de sacrifice, d'attention et de

devoir. Ces réalités ne sont pas laissées derrière ; elles sont précisément les lieux où cette Vie reçue doit pouvoir se manifester.

Et ce passage au « mode divin » possède ainsi un critère très terrestre : le devoir concret.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 7 janvier 1921.
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 14 août 1917 : « Nel Voler Divino le virtù prendono posto nell'ordine divino; invece fuori di Esso, nell'ordine umano, sono soggette a stima propria, a vanagloria, a passioni. »
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 6, 16 octobre 1905. L'intitulé de l'entrée — distinct des paroles directes de Jésus — résume : « Quanto più l'anima si avvicina all'amore di Dio, tanto più le virtù scompaiono assorbite nell'amore. » Jésus dit ensuite : « Figlia mia, quanto più l'anima giunge al termine, per avvicinarsi alla fonte di ogni bene, qual è il vero e perfetto amore di Dio, dove tutto resterà sommerso e solo l'amore galleggerà per essere il motore di tutto, così l'anima smarrirà tutte le virtù che ha praticato per il viaggio, per rinchiudere tutto nell'amore e riposarsi di tutto per solo amare [...] Così l'anima, più cammina, meno sente il diverso lavorio delle virtù, perché l'amore investendo tutte le virtù, le converte tutte in sé, tenendole in se stesso a riposo, come tante nobili principesse, lavorando lui solo e dando vita a tutte [...] L'anima non sente in questo che obbedisce, ma solo che ama, perché ha ubbidito solo per amore. »
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 6, 16 octobre 1905. L'intitulé de l'entrée — distinct des paroles directes de Jésus — résume : « Quanto più l'anima si avvicina all'amore di Dio, tanto più le virtù scompaiono assorbite nell'amore. » Jésus dit ensuite : « Figlia mia, quanto più l'anima giunge al termine, per avvicinarsi alla fonte di ogni bene, qual è il vero e perfetto amore di Dio, dove tutto resterà sommerso e solo l'amore galleggerà per essere il motore di tutto, così l'anima smarrirà tutte le virtù che ha praticato per il viaggio, per rinchiudere tutto nell'amore e riposarsi di tutto per solo amare [...] Così l'anima, più cammina, meno sente il diverso lavorio delle virtù, perché l'amore investendo tutte le virtù, le converte tutte in sé, tenendole in se stesso a riposo, come tante nobili principesse, lavorando lui solo e dando vita a tutte [...] L'anima non sente in questo che obbedisce, ma solo che ama, perché ha ubbidito solo per amore. »

- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 10, 23 novembre 1910 : « Figlia mia, l'amore racchiude tutto, incatena tutto, dà vita a tutto [...] l'amore si può dire: È pazienza, l'amore è ubbidienza, è dolcezza, è forza, è pace, è tutto [...] tutte le virtù se non hanno vita dall'amore, al più si possono chiamare virtù naturali, ma l'amore le cambia in virtù divine. »
- <sup>6</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 30 juillet 1929 : « Figlia mia, che differenza tra chi opera le virtù santamente, ma nell'ordine umano e chi opera le virtù nell'ordine divino della mia Divina Volontà [...] Invece in chi opera nella mia Divina Volontà, la sua luce ha la virtù comunicativa ed unitiva, che fondendo insieme tutte le opere [...] formano un atto solo, con effetti innumerevoli [...] Simbolo del Sole [...] dà tutte le tinte e comunica la vita della sua luce a tutti ed a tutto. »
- <sup>7</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 20 novembre 1938 : « vivendo nel nostro Volere, essa ha ricevuto da Noi virtù di poter produrre Vita, non opere, perché Noi nel dare la nostra Santità, il nostro Amore ed altro, diamo la virtù generativa ed essa genera continuamente Vita di Santità, Vita d'Amore, Vita di Luce, di Bontà, di Potenza, di Sapienza [...] Le altre creature ci possono dare, tutt'al più, opere di santità, d'amore, ma non Vita. »
- <sup>8</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1827 : « L'exercice de toutes les vertus est animé et inspiré par la charité [...] elle est la forme des vertus. » Cf. 1 Co 13, 8.13.
- <sup>9</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 9 mai 1929.
- <sup>10</sup> *La Vierge Marie dans le Royaume de la Divine Volonté*, quatrième jour, « L'épreuve » : « Tu la conserveras, mais tu vivras comme ne l'ayant pas, la plaçant sous la domination totale de ma Divine Volonté... »

## 9. L'abandon ne dispense pas du devoir

Le passage du 14 août 1917 contient une critique sévère de certaines formes de vie dévote. Luisa évoque ceux qui identifient la sainteté aux pratiques de piété, aux offices fréquentés, aux confessions multipliées ou à une direction spirituelle minutieuse, tandis que leur volonté reste éloignée de celle de Jésus. Le signe révélateur est alors très concret : ils se soucient peu de leurs devoirs, s'irritent lorsqu'on contrarie leurs pratiques, se lamentent, désobéissent ou troublent leur famille. Luisa appelle cela une « fausse sainteté ».<sup>1</sup>

La sainteté du Divin Vouloir, elle, est dite « attentive à ses devoirs » et profondément sacrifiée. Les obligations ordinaires ne deviennent donc pas un étage inférieur de la vie spirituelle. Elles en sont au contraire l'un des lieux de vérité.

Le livre marial le dit presque sous forme d'axiome au jour de la Circoncision. Marie contemple Jésus, auteur de la Loi, qui se soumet lui-même à la loi reçue par son peuple, et elle en tire cette leçon :

« La sainteté consiste à faire son devoir, à observer les lois et à accomplir la Volonté Divine. La sainteté sans aucun devoir n'existe pas. C'est le devoir qui met de l'ordre et de l'harmonie dans la sainteté et qui la scelle. »<sup>2</sup>

La scène suffit presque à elle seule. Marie ne reste pas dans une attente intérieure pendant que Dieu ferait ce qui doit être fait. Elle souffre, discerne avec Joseph et accomplit l'acte demandé, malgré ce que cela coûte à son cœur de mère. Le Fiat passe par cet acte concret.

Le même réalisme revient dans les scènes quotidiennes du livre marial : aller chercher de l'eau, préparer ce qui est nécessaire, servir, voyager, prendre soin de Jésus. Le Fiat ne retire rien à l'épaisseur ordinaire de l'existence. C'est là aussi qu'il veut être vécu.

Jésus dit quelque chose de semblable à Luisa le 10 novembre 1927. Après l'avoir appelée à former, dans ses actes, le modèle du retour au Fiat, il conclut :

« Tes devoirs sont grands. [...] Dans tous tes actes, fais que coure la vie de mon Divin Vouloir, afin qu'il te fournisse tout ce qui est nécessaire. »<sup>3</sup>

Si les devoirs sont « grands », c'est justement parce que le Fiat veut les traverser. L'acte humain le plus ordinaire n'est pas un reste dont on se débarrasserait en avançant dans la vie intérieure ; il devient la matière même où l'action divine peut être reçue.

Cette perspective aide aussi à comprendre le changement d'ascèse évoqué plus haut. Vivre dans la Divine Volonté peut déplacer l'attention : moins de crispation sur la construction de sa propre perfection, davantage de consentement à l'acte que Dieu donne à accomplir. Mais l'acte donné peut être humble, répétitif, pénible, obscur. Il peut demander de se lever, de servir, de se taire, de parler, de réparer une faute, d'obéir ou de recommencer.

L'abandon chrétien atteint ici sa forme la plus concrète : accomplir ce qui est donné, sans reprendre l'acte à son compte comme une œuvre séparée de Dieu. Le devoir devient ainsi l'un des lieux les plus simples et les plus sûrs où la Divine Volonté veut vivre et agir.

Ce critère sera particulièrement important lorsqu'il faudra aborder les médiations sacramentelles et l'obéissance ecclésiale. Car une spiritualité pourrait sembler parfaitement abandonnée à Dieu tout en contournant, au nom d'une lumière intérieure, les moyens par lesquels Dieu lui-même a voulu rejoindre son Église.

---

## Notes

<sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 12, 14 août 1917.

<sup>2</sup> *La Vierge Marie dans le Royaume de la Divine Volonté*, vingt-troisième jour, « La Circoncision ».

<sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 23, 10 novembre 1927 : « Perciò i tuoi doveri sono grandi [...] in tutti i tuoi atti fa' che scorra la vita del mio Volere Divino... »

## 10. Sacrements et obéissance : le cas limite du 5 novembre 1923

Le 5 novembre 1923 est probablement le passage le plus délicat de tout cet ensemble. On y retrouve l'obéissance, la confession, l'Eucharistie et cette « Vie réelle » de Jésus dans l'âme qui vit dans le Fiat. Surtout, une situation très particulière pourrait facilement être lue comme une règle générale si l'on va trop vite.

Luisa commence par raconter que son confesseur lui a refusé l'absolution parce qu'elle ne s'était pas ouverte à lui avec assez de confiance. Après avoir communie, elle se tourne intérieurement vers Jésus et lui demande :

« Toi qui es le souverain des prêtres, donne-moi Toi-même l'absolution ; dis-moi que tu me pardonnes les fautes qui sont dans mon âme, fais-moi entendre ta très douce voix qui me donne vie et pardon. »<sup>1</sup>

Luisa n'a donc pas décidé que la confession lui était devenue inutile. Elle voulait recevoir l'absolution et le confesseur la lui refuse. C'est à partir de cette privation, et non d'un choix de s'affranchir du sacrement, que le reste du passage doit être lu.

C'est alors que s'ouvre le long enseignement sur la « Vie réelle ». Jésus se montre à Luisa sous les voiles sacramentels et compare les actes accomplis dans le Divin Vouloir à des « accidents » capables de l'envelopper dans l'âme. Luisa s'étonne elle-même et lui demande s'il ne s'agit pas simplement de la vie mystique ordinaire des âmes en grâce. La réponse est catégorique : « Non, non, ce n'est pas la vie mystique. » Jésus développe une analogie directe avec sa présence dans l'Eucharistie et affirme vouloir former en Luisa sa première « Vie réelle ».<sup>2</sup>

La question de la « Vie réelle » a déjà été développée dans *Questions et réponses sur la Divine Volonté*. Pour notre propos, il suffit de rappeler ceci : Luisa ne décrit pas une nouvelle présence sacramentelle, encore moins une présence plus substantielle que celle de l'Eucharistie. Son analogie porte notamment sur la réponse libre de l'âme : là où les espèces sacramentelles n'ont pas de volonté propre, la créature peut consentir et aimer.<sup>3</sup> Cela ne fait pas d'elle un sacrement au sens propre et ne lui donne évidemment aucun pouvoir sacerdotal.

Le passage revient ensuite à la crise très concrète de Luisa. Jésus lui dit :

« Ce que je veux, c'est que tu n'y mettes rien du tien et que tu obéisses

autant que tu peux. »<sup>4</sup>

Puis viennent les mots les plus sensibles :

« Ma Volonté renferme tous les sacrements et leurs effets ; abandonne-toi donc entièrement dans ma Volonté, fais-la toute tienne et tu recevras les effets de l'absolution ou de toute autre chose qui te serait refusée. »<sup>5</sup>

Ici, la proximité avec certaines propositions quiétistes condamnées est réelle. Molinos pouvait présenter la voie intérieure comme indépendante de la confession et des confesseurs ; une autre proposition envisageait que Dieu supplée lui-même lorsque la confession devient impossible.<sup>6</sup> Détachée de son histoire et transformée en principe général, la phrase de Luisa deviendrait donc très problématique.

Le contexte, cependant, va dans une autre direction. Luisa demande l'absolution ; elle ne choisit pas d'en être privée. Jésus lui demande d'obéir « autant que tu peux ». La suppléance dont il parle intervient précisément au point où une médiation désirée lui est refusée. On est loin d'une voie parallèle où l'âme déciderait qu'elle n'a plus besoin des sacrements.

La doctrine catholique connaît cette distinction entre l'efficacité de Dieu et l'ordre sacramentel qu'il a lui-même institué. À propos de la réconciliation, le Catéchisme enseigne que la contrition parfaite peut obtenir le pardon des péchés graves avant même la confession sacramentelle, à condition qu'elle comporte la ferme résolution de recourir au sacrement dès que possible.<sup>7</sup> L'action de Dieu n'est donc pas enfermée matériellement dans l'instant où le signe sacramentel peut être reçu ; mais cette action ne détruit pas le désir du sacrement ni l'ordre ecclésial qui le porte.

Il serait excessif d'identifier simplement le cas de Luisa à la doctrine de la contrition parfaite : le texte ne donne pas les éléments nécessaires pour faire cette équivalence. Il manifeste cependant une structure analogue. Dieu peut suppléer dans une privation qu'une âme ne s'est pas choisie ; cette suppléance ne fonde aucun droit à contourner le moyen sacramentel.

Le reste de la vie de Luisa confirme la direction de cette lecture. Les témoignages recueillis par le P. Bernardino Bucci la montrent étroitement soumise à ses confesseurs et aux décisions ecclésiastiques qui encadraient son existence. Une proche rapporte que rien de ce qui concernait ses phénomènes extraordinaires ne devait être divulgué sans l'autorisation du prêtre, et que Luisa « ne faisait rien et n'écrivait rien sans l'autorisation de son confesseur ». Ailleurs, à propos de l'obligation de manger malgré les phénomènes physiques qui rendaient cela pénible, sa réponse demeure simplement : « Obéissons. »<sup>8</sup>

Ce trait biographique ne prouve pas à lui seul la justesse théologique de chaque

formule du *Livre du Ciel*. Il montre cependant que le 5 novembre 1923 ne s'inscrit pas dans une spiritualité de rupture avec l'autorité sacramentelle ou ecclésiale. C'est un point important lorsque l'on se souvient que le quétisme condamné pouvait aller jusqu'à soustraire la voie intérieure au jugement des supérieurs et de l'Église.<sup>9</sup>

On peut alors lire la formule sans la banaliser. Selon le langage de Luisa, la Divine Volonté contient tous les biens que Dieu veut communiquer ; Dieu reste souverainement libre d'agir. Mais rien, dans cette page, n'autorise la créature à se déclarer dispensée des moyens confiés à l'Église. En 1923, le Fiat prend la forme beaucoup plus humble d'une fidélité dans la privation : Luisa désire l'absolution, obéit au confesseur et s'abandonne à Dieu lorsqu'elle ne peut recevoir ce qu'elle demandait.

C'est pourquoi ce passage doit rester un cas limite, non devenir une formule pratique détachée de son histoire. Il serait infidèle à Luisa d'en tirer : « puisque la Divine Volonté contient les sacrements, je n'ai plus besoin d'eux ». Son récit dit autre chose : lorsque la créature veut recevoir ce que Dieu a institué mais qu'elle en est privée sans l'avoir voulu, elle peut encore se jeter dans le Fiat avec confiance, sans faire de cette confiance une concurrence aux sacrements.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 16, 5 novembre 1923 : « Tu che sei il sommo dei sacerdoti, dammi Tu l'assoluzione, dimmi che mi perdoni le colpe che ci sono nell'anima mia... »
- <sup>2</sup> Ibid. L'entrée porte le titre : « Gli atti fatti nel Divin Volere formano gli accidenti che imprigionano Gesù nell'anima e vi formano la sua Vita reale. »
- <sup>3</sup> *Questions et réponses sur la Divine Volonté*, VII.6 et IX.4-5. La distinction retenue est celle d'une présence personnelle et opérante du Christ dans l'âme, sans assimilation à la présence sacramentelle substantielle de l'Eucharistie.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 16, 5 novembre 1923 : « quello che voglio è che tu non ci metta niente del tuo e che ubbidisca per quanto puoi. »
- <sup>5</sup> Ibid. : « E poi, la mia Volontà racchiude tutti i sacramenti e gli effetti di essi [...] riceverai gli effetti dell'assoluzione o di altro che ti venisse negato. »
- <sup>6</sup> Innocent XI, *Coelestis Pastor*, propositions 59-60, DS 2259-2260.

- <sup>7</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1452.
- <sup>8</sup> Bernardino Bucci, *Luisa Piccarreta: A Collection of Memories of the Servant of God*, t. 3, témoignages reproduits aux pp. 38-39 du PDF : soumission aux confesseurs et réponse « Let us obey » à propos de l'obligation de manger.
- <sup>9</sup> Innocent XI, *Coelestis Pastor*, propositions 65-68, DS 2265-2268.

## 11. Entrer, sortir, demeurer : ni scrupule ni fausse sécurité

La possibilité de « sortir » du Fiat a été évoquée plus haut pour écarter l'idée d'un état devenu irréversible. Le point est juste, mais pris seul il pourrait créer le problème inverse : faire croire qu'une distraction, une faiblesse ou un mouvement sensible suffisent à faire perdre aussitôt la vie dans la Divine Volonté. Les textes de Luisa sont plus nuancés.

La difficulté vient aussi de ce que certains passages parlent d'une stabilité très forte. Le 27 novembre 1926, Jésus oppose les petites lumières des autres saintetés au « soleil » de la sainteté du vivre dans le Fiat : on ne peut enlever au soleil une goutte de lumière ni éteindre un atome de sa chaleur.<sup>1</sup> L'image dit quelque chose de la solidité propre à ce qui procède de la Divine Volonté. Elle ne suffit pourtant pas, à elle seule, à dire où en est chaque personne qui commence à vivre de ce Don.

Il faut d'abord se rappeler qu'« être dans » le Royaume n'y signifie pas toujours avoir atteint sa pleine stabilité. Le 26 juillet 1926, Jésus décrit quatre personnes exposées de manière différente au soleil. La première reste dans sa maison et demeure hors des frontières du Royaume. La deuxième est déjà entrée « dans les premiers pas des confins du Royaume du Suprême Vouloir ». La troisième s'y avance davantage. La quatrième, enfin, s'élance jusqu'au centre du soleil ; Jésus dit d'elle qu'elle ne vit pas seulement dans son Royaume, mais qu'elle en a fait « l'acquisition ».<sup>2</sup>

Il y a donc une vraie entrée, puis une croissance à l'intérieur. Le deuxième degré n'est pas encore le quatrième, mais il est déjà dans le Royaume. Cette distinction est importante pour notre sujet : découvrir encore beaucoup de fragilité ou de volonté humaine ne signifie pas nécessairement que rien n'a commencé. Inversement, avoir commencé ne signifie pas posséder déjà la stabilité des degrés les plus accomplis.

Un texte de la fin de 1925 va dans le même sens, avec un autre vocabulaire. Jésus y distingue la Divine Volonté reçue « comme en prêt », demandée acte après acte, et le moment où ce qui était ainsi reçu est donné « comme Don » et possédé comme une vie propre.<sup>3</sup> Il serait imprudent de superposer mécaniquement ce texte aux quatre degrés de 1926 : Luisa ne le fait pas. Le passage de 1925, pris seul, ne permet d'ailleurs pas de décider si toute la phase du « prêt » précède nécessairement l'entrée dans le Royaume, ou si elle peut

accompagner les premiers pas d'une entrée encore inachevée. Le texte des quatre degrés laisse cette question ouverte. Ce que les deux passages montrent avec davantage de sûreté, c'est que commencement, croissance et possession accomplies ne sont pas des réalités interchangeables.

Reste la question très concrète : qu'est-ce qu'une « sortie » ? Le 21 septembre 1931, Jésus dit que la créature, « en faisant sa volonté humaine », se forme des *fuoriuscite*, des voies de sortie hors du jour lumineux du Fiat.<sup>4</sup> Le problème n'est donc pas d'abord qu'une pensée traverse l'esprit, qu'une émotion monte ou qu'une faiblesse se fasse sentir. Il touche au moment où le vouloir humain reprend effectivement son mouvement propre.

Quelques semaines plus tard, le 26 octobre, Luisa emploie une image très parlante. Dans le jour de lumière que la Divine Volonté forme en elle, « quelque nuage » peut encore apparaître ; mais la puissance de la lumière le fixe, et le nuage s'enfuit et se dissipe.<sup>5</sup> Le nuage n'est pas nié. Il n'est pas davantage traité comme si tout le jour avait disparu avec lui.

Le 8 juillet 1926 oblige toutefois à ne pas rendre la notion de sortie irréaliste. Jésus dit que sa Volonté ne tolère pas que le vouloir humain fasse ses « petites apparitions » dans son Royaume, car Luisa en viendrait alors à « sortir souvent dans le royaume vicieux de sa volonté ». <sup>6</sup> Il existe donc bien une reprise possible du vouloir propre, et le mot *sortir* appartient réellement aux textes.

Mais cette reprise ne doit pas être confondue avec chaque trouble intérieur. Le 4 avril 1937, Luisa est précisément torturée par la peur de sortir du Fiat. Jésus lui répond d'une manière qui mérite d'être entendue jusque dans sa force :

« Crois-tu qu'avec une pensée, avec un sentiment, on puisse briser ces liens, perdre notre inséparabilité, et que Nous puissions céder ce qui est nôtre sans des actes décidés et répétés voulus par sa volonté ? Ma fille, tu te trompes. »<sup>7</sup>

Il ajoute qu'une volonté donnée à Dieu « avec une décision ferme » forme avec lui un lien très fort. Dieu élève autour de la créature trois murs : sa lumière, tout ce que l'Humanité de Jésus a fait et souffert, puis la Création elle-même. Dès lors, dit-il, il devient « presque impossible » — *quasi impossibile* — de sortir de son Fiat.<sup>8</sup>

Le choix des mots compte. Jésus ne dit pas que la sortie est absolument impossible ; d'autres passages en envisagent clairement la possibilité. Mais il ne présente pas non plus l'âme comme suspendue au-dessus d'un vide où le moindre mouvement involontaire ferait tout perdre. Plus la volonté s'est donnée avec fermeté et plus la vie dans le Fiat s'est enracinée, plus une vraie stabilité se forme.

Le 1er avril 1928 pousse cette confiance encore plus loin. Jésus explique qu'il a voulu porter lui-même, dans son Humanité, l'épreuve des enfants de la Divine Volonté. Il parle d'une force reçue de lui qui ferme les « portes de sortie » et affirme qu'à la créature demeure « la décision d'entrer pour ne plus sortir, ou de ne pas entrer du tout ».<sup>9</sup> Cette parole ne rend pas inutiles les textes où Luisa envisage ensuite une sortie réelle ; elle montre plutôt d'où vient la stabilité recherchée. Elle repose d'abord sur le Christ, non sur la capacité de l'âme à se surveiller sans cesse.

C'est dans cette lumière qu'il faut lire les textes de 1929 à 1932 déjà rencontrés. Le 4 juin 1929, Jésus prend l'hypothèse très au sérieux :

« Suppose que tu sortes de ma Volonté : toi, tu sors et tu restes dehors, mais tes actes ne sortent pas. »<sup>10</sup>

Les actes accomplis dans le Fiat demeurent en lui ; la personne, elle, peut perdre les droits qui lui étaient attachés. En 1931, lorsque Luisa craint de vouloir sortir, Jésus lui dit encore :

« Suppose que tu sortes de notre Divin Vouloir [...] tu pourras sortir, mais tes actes restent. »<sup>11</sup>

Et le 13 avril 1932, la même logique reçoit sa formulation la plus nette : si la créature sort, elle perd ses droits ; si elle revient, « elle acquiert de nouveau le droit de possession ».<sup>12</sup>

Ces passages empêchent toute fausse sécurité. La liberté demeure réelle. Mais ils ne justifient pas non plus une lecture scrupuleuse où chaque distraction serait une catastrophe spirituelle. Entre le nuage qui traverse le jour et les « actes décidés et répétés » par lesquels la volonté reprend son autonomie, Luisa elle-même laisse une différence.

Le danger de présomption existe donc bien, mais il n'est pas nécessaire de le combattre par l'inquiétude permanente. Une âme peut s'illusionner en se disant : « J'ai donné mon Fiat une fois, je possède désormais tout et rien ne peut plus être perdu. » Elle peut aussi s'épuiser en demandant à chaque instant : « Est-ce que je viens de sortir ? » Les deux attitudes finissent par remettre le regard sur soi.

Les textes suggèrent une voie plus simple. Il y a une véritable entrée ; il y a ensuite des degrés de croissance et de possession. La volonté propre peut réellement reprendre sa place et conduire à une sortie, mais une faiblesse subie ou un nuage passager n'équivalent pas d'eux-mêmes à cette décision. Et lorsque l'âme découvre qu'elle s'est reprise, le mouvement chrétien n'est pas de dresser un verdict définitif sur son état : il est de revenir.

La confiance peut alors rester très grande. Elle repose sur la fidélité de Dieu, sur le Christ qui soutient la décision de la créature et sur les actes déjà accomplis dans le Fiat, qui demeurent comme autant de liens. Cette confiance n'a pas besoin de se transformer en certitude présomptueuse sur soi-même.

Cela ramène à un mot très simple, déjà rencontré plusieurs fois : les dispositions.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 20, 27 novembre 1926. Jésus oppose les autres saintetés, « petites lumières » susceptibles de croître, décroître ou s'éteindre, à la sainteté du vivre dans le Fiat, comparée au soleil.
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 19, 26 juillet 1926. Jésus décrit quatre degrés : le premier demeure hors des frontières du Royaume ; le deuxième « est entré dans les premiers pas des confins du Royaume du Suprême Vouloir » ; le troisième s'y avance davantage ; le quatrième « non seulement vit dans mon Royaume, mais en a fait l'acquisition ».
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 18, 25 décembre 1925. Jésus distingue la Divine Volonté reçue « anche come in prestito » et le moment où, après que l'âme s'est habituée à ne rien faire sans elle, ce qui était donné en prêt est donné « come dono » et possédé comme vie.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 29, 21 septembre 1931 : « la creatura, col fare la sua volontà umana, si formò delle fuoriuscite » ; celui qui cherche à vivre dans la Divine Volonté ferme ces voies de sortie.
- <sup>5</sup> *Livre du Ciel*, vol. 29, 26 octobre 1931. Luisa décrit « qualche nube » qui apparaît dans le jour formé par la Divine Volonté, puis fuit et se dissipe sous la puissance de sa lumière.
- <sup>6</sup> *Livre du Ciel*, vol. 19, 8 juillet 1926 : la Divine Volonté « né tollera che la volontà umana faccia le sue piccole affacciatine nel suo Regno, altrimenti verresti ad uscire spesso nel Regno vizioso della tua volontà ».
- <sup>7</sup> *Livre du Ciel*, vol. 34, 4 avril 1937 : « credi tu che con un pensiero, con un sentire si possono spezzare questi vincoli [...] senza atti decisi ripetuti che vuole la sua volontà? » Jésus décrit ensuite trois murs — sa lumière, son Humanité et la Création — et dit qu'il devient « quasi impossibile uscire dal nostro Fiat ».
- <sup>8</sup> *Livre du Ciel*, vol. 34, 4 avril 1937 : « credi tu che con un pensiero, con un

sentire si possono spezzare questi vincoli [...] senza atti decisi ripetuti che vuole la sua volontà? » Jésus décrit ensuite trois murs — sa lumière, son Humanité et la Création — et dit qu'il devient « quasi impossibile uscire dal nostro Fiat ».

- <sup>9</sup> *Livre du Ciel*, vol. 24, 1er avril 1928. Jésus affirme avoir porté lui-même l'épreuve des enfants de son Royaume, avoir fermé leurs « porte d'uscita », et ajoute : « alla creatura resta solo la decisione d'entrare per non uscire più, oppure di non entrarci affatto ».
- <sup>10</sup> *Livre du Ciel*, vol. 26, 4 juin 1929 : « Ora supponi che tu esca dalla mia Volontà, tu esci e resti fuori, ma i tuoi atti non escono [...] ma se tu uscissi perderesti i diritti. »
- <sup>11</sup> *Livre du Ciel*, vol. 29, 16 avril 1931 : « supponi che tu esca dal nostro Volere Divino [...] tu potrai uscire, ma i tuoi atti restano [...] appena esce perde i suoi diritti. »
- <sup>12</sup> *Livre du Ciel*, vol. 30, 13 avril 1932 : « se poi fa delle uscite, perde i suoi diritti [...] se persiste a vivere nel nostro Volere, padroneggia insieme; se esce [...] nulla le tocca, ma se vi rientra, acquista di nuovo il diritto di padronanza. »

## 12. Le mot décisif : dispositions

Les dispositions permettent peut-être de tenir ensemble tout ce qui précède. Elles évitent de faire du Fiat soit une performance ascétique, soit une attente où l'on ne ferait plus rien.

Le 15 mai 1932, Jésus explique pourquoi le grand Don ne peut être simplement déposé dans les âmes sans préparation. Les vérités sur la Divine Volonté doivent d'abord former en elles « l'œil » capable de regarder ce qui leur est donné. Par la connaissance, elles deviennent capables de comprendre et « de se disposer à recevoir un si grand Don ».<sup>1</sup> L'image est très concrète : donner le soleil à un aveugle ne lui permettrait pas d'en jouir. Dieu veut donc guérir le regard avant de confier la lumière.

Cette préparation fait déjà partie de la relation avec le Don. Les connaissances viennent de Dieu, le désir qu'elles éveillent est soutenu par sa grâce ; pourtant la créature apprend, demande, désire, essaie de regarder. Elle devient capable de recevoir en recevant déjà.

Le 5 janvier 1936, toute cette dynamique tient dans une seule phrase :

« Il faut une attention extrême, et ma Volonté fera tout ce qu'il faut pour former sa Vie dans la créature. »<sup>2</sup>

La phrase dit les deux choses sans les opposer. L'attention est bien celle de la créature, tandis que la Vie est formée par la Divine Volonté. L'attention ne produit pas cette Vie ; elle y consent.

Un an et demi plus tard, Jésus multiplie les gestes minuscules qui comptent dans cette croissance : « une attention de plus, un soupir, un désir de vouloir sa Vie », un petit acte, « une invitation amoureuse de la créature ».<sup>3</sup> Il ne demande pas une tension héroïque permanente. La Divine Volonté guette presque amoureusement le moindre mouvement par lequel la liberté lui ouvre davantage sa porte.

Le 6 mai 1938, Jésus parle tout simplement de pas successifs : vouloir fermement, faire le premier, puis le suivant, et continuer.<sup>4</sup> Le commencement reste simple, mais il ne reste pas immobile.

Ces dispositions prennent des formes très simples : connaître le Don et le désirer, consentir, rester attentif, renouveler son oui dans l'acte présent, être fidèle dans les petites choses, accomplir son devoir, recevoir les sacrements, obéir lorsqu'une médiation légitime s'impose, et revenir lorsque la volonté

propre a réellement repris le dessus. Rien de spectaculaire, en somme. Mais tout cela engage réellement la liberté.

Ces dispositions ne produisent pas la Vie divine et ne l'achètent pas. Elles sont la manière concrète dont une liberté se laisse rendre capable de recevoir ce que Dieu veut lui donner.

Cela change aussi la manière de vivre l'effort. L'âme n'a plus à surveiller sans cesse sa propre performance, comme si sa sainteté dépendait d'un bilan de progrès. Elle répond à ce qui lui est donné maintenant. Cet effort peut être exigeant, mais il devient moins une construction de soi qu'un consentement répété.

Et l'on retrouve ici la distance avec le quiétisme. Désirer, consentir, accomplir son devoir, obéir, revenir lorsque l'on s'est réellement éloigné : tout cela appartient réellement à la créature. Dieu suscite et soutient ces actes, mais il ne les rend pas fictifs. « Nous ne voulons pas faire seuls », disait Jésus.

La coopération propre au Fiat pourrait alors se dire plus simplement : faire ce qui revient réellement à la créature, tout en sachant que la Vie qu'elle reçoit ne vient pas d'elle. Il n'y a pas d'un côté la part de Dieu et de l'autre la part de l'homme, comme deux travaux qui s'ajouteraient. La créature consent, agit et persévère à l'intérieur d'une initiative qui la précède et la porte. C'est en ce sens que sa coopération devient participation.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 30, 15 mai 1932 : les connaissances sur la Divine Volonté forment la vue et la capacité nécessaires « per ricevere un dono così grande ».
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 34, 5 janvier 1936 : « Attenzione somma ci vuole e la mia Volontà farà tutto ciò che ci vuole per formar la sua vita nella creatura. »
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 35, 23 août 1937.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 6 mai 1938 : vouloir fermement vivre dans le Fiat, puis faire le premier pas, le second, le troisième, le quatrième et le cinquième.

## Conclusion — Le Fiat d'un fils

Revenons à la question du début : si Dieu fait tout, que reste-t-il à l'homme ?

Certainement pas rien. Il reste cette liberté créée dont Luisa parle sans cesse, parfois en disant qu'elle doit mourir, parfois en la montrant attentive, active, capable de donner son oui ou de se reprendre. Elle n'est jamais la source de la Vie divine qu'elle reçoit. Mais elle n'est pas non plus un décor. Dieu veut son consentement, et il le veut jusque dans les actes les plus ordinaires.

C'est là, me semble-t-il, que se situe la vraie nouveauté du langage de Luisa. Elle ne parle pas seulement d'accomplir mieux la volonté de Dieu, comme si celle-ci restait devant nous sous forme de commandements auxquels il faudrait se conformer. Elle parle d'une Volonté divine qui veut devenir intérieurement la vie de la volonté humaine. D'où ces formules qui peuvent surprendre, parfois même inquiéter : « Tu ne feras rien, Moi je ferai tout », « il suffit qu'elle le veuille », les vertus qui ressuscitent dans un mode divin, les passions qui meurent doucement, la volonté humaine qui vit en mourant sous l'acte du Fiat.

Lues seules, certaines de ces phrases pourraient conduire très loin. Lues avec les autres, elles prennent un relief différent. La volonté humaine reste vivante. Jésus dit qu'il ne veut pas agir seul. Il demande l'attention, la continuité, les petits sacrifices, le travail. Il rappelle les devoirs. Il laisse ouverte la possibilité d'une vraie sortie du Fiat, sans transformer pour autant chaque faiblesse ou chaque trouble en sortie. Dans la vie de Luisa elle-même, l'obéissance aux confesseurs et la vie sacramentelle gardent une place concrète.

Le quiétisme aide ici à voir la frontière. L'erreur ne consiste pas à attribuer trop à Dieu, comme s'il fallait protéger un territoire réservé à l'homme. Elle commence lorsque l'action de Dieu est pensée de telle manière que la créature n'agit plus vraiment : volonté éteinte, sujet inerte, médiations ecclésiales devenues inutiles. C'est précisément ce que l'Église a refusé.

Chez Luisa, la logique la plus profonde me paraît autre. Plus l'âme reçoit du Fiat, moins elle cherche à vivre d'un principe séparé. Sa liberté n'est pas supprimée ; elle devient de plus en plus filiale. Elle reste capable de vouloir, mais elle veut apprendre à vouloir avec Dieu.

C'est pourquoi l'image de la petite roue demeure si juste. Elle ne se donne ni la corde ni le mouvement, et pourtant elle tourne. Sa dépendance ne la rend pas moins réelle. Elle dit simplement d'où vient sa vie.

On peut alors garder, sans l'affaiblir, la formule qui a traversé tout cet article : Dieu fait tout comme Source, et la créature agit réellement en recevant son mouvement. Ce n'est pas une répartition des tâches. C'est une relation.

Les dispositions prennent alors leur vrai sens. Elles ne sont ni le prix du Don ni une manière de le produire. Elles sont ce par quoi une liberté se rend présente à ce qu'elle reçoit : désir, attention, consentement, fidélité, retour après une chute. Rien de spectaculaire. Mais sans cette réponse, on ne parlerait plus d'une alliance ; on parlerait d'un mécanisme.

Le Fiat de Luisa n'est donc pas l'immobilité d'un objet entre les mains de Dieu. Il ressemble davantage au oui d'un fils : un oui reçu, soutenu, repris parfois, mais réellement donné. Et ce que Dieu veut accomplir dans la créature, il veut l'accomplir avec elle.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 30, 15 mai 1932 : les connaissances sur la Divine Volonté forment la vue et la capacité nécessaires « per ricevere un dono così grande ».
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 34, 5 janvier 1936 : « Attenzione somma ci vuole e la mia Volontà farà tutto ciò che ci vuole per formar la sua vita nella creatura. »
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 35, 23 août 1937.
- <sup>4</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 6 mai 1938 : vouloir fermement vivre dans le Fiat, puis faire le premier pas, le second, le troisième, le quatrième et le cinquième.

## Épilogue — Pour vivre cela simplement

Après toutes ces distinctions, il serait dommage de refermer ce supplément avec l'impression que vivre dans la Divine Volonté exige de résoudre chaque matin un problème de théologie spirituelle.

Jésus dit précisément le contraire. Le 6 mai 1938, après tant d'enseignements donnés à Luisa sur le Fiat, il revient à quelque chose d'étonnamment simple :

« Ma bonne fille, pour entrer dans ma Volonté, le moyen est très simple, parce que ton Jésus n'enseigne jamais des choses difficiles. Mon Amour me fait beaucoup m'adapter à la capacité humaine, afin que la créature puisse faire sans difficulté ce que je lui enseigne et ce que je veux. »<sup>1</sup>

Puis il donne le premier pas : vouloir vivre dans sa Volonté. Et ensuite, faire un pas. Puis un autre. Le second appelle le troisième, le troisième le quatrième, et ainsi de suite. Il ne demande pas à l'âme de voir dès le départ tout le chemin ni de savoir exactement à quel degré elle se trouve. Il lui demande de vouloir et d'avancer.

Quelques mois plus tard, le 25 décembre 1938, Luisa se demande comment Jésus peut naître dans les âmes. La réponse va encore dans le même sens :

« Ma fille, me faire naître est la chose la plus facile, d'autant plus que Nous ne savons pas faire des choses difficiles : notre Puissance facilite tout. »<sup>2</sup>

Et Jésus explique aussitôt comment cela se passe. La créature veut vivre dans le Divin Vouloir : elle lui forme déjà une demeure. Elle commence son acte : elle le conçoit. Elle accomplit son acte : elle le fait naître. Elle aime dans la Divine Volonté : elle le réchauffe. Elle lui donne sa volonté et prend la sienne : Jésus dit qu'il célèbre sa victoire sur le vouloir humain.

Il y a quelque chose de très apaisant dans ces pages. Tout ce que nous avons étudié reste vrai : la liberté compte, les dispositions comptent, la volonté propre peut reprendre sa place, le devoir et les sacrements demeurent, et l'âme n'a aucune raison de se déclarer arrivée. Mais la manière de vivre tout cela n'a pas besoin de devenir compliquée.

On peut commencer là où l'on est.

Le matin, ou simplement au moment où l'on y pense : « Jésus, je veux vivre dans ta Volonté. Je te donne la mienne. Viens vivre cet acte avec moi. » Puis faire ce qui est devant nous. Se lever. Travailler. Préparer un repas. Répondre à

quelqu'un avec patience. Accomplir son devoir. Prier. Supporter une contrariété. Demander pardon. Offrir une souffrance. Rien de tout cela n'est trop petit pour le Fiat.

Et lorsqu'on se découvre repris par sa volonté propre, il n'est pas nécessaire de passer une heure à établir si l'on est exactement « sorti », à quel degré, ni depuis combien de temps. Si une faute est réelle, on la reconnaît. Si elle demande la confession, on se confesse. Si l'on s'est repris, on revient. Et on peut le faire très simplement : « Jésus, je te redonne ma volonté. Je veux la tienne. Reprends-moi avec toi. »

Ce retour n'est pas un échec du chemin. Il fait partie du chemin tant que nous sommes ici-bas. Le danger serait plutôt de transformer la Divine Volonté en nouvelle source d'inquiétude : surveiller chaque pensée, chaque émotion, chaque distraction, comme si le Fiat dépendait de notre capacité à maintenir une tension intérieure parfaite. Jésus parle d'attention, parfois d'une très grande attention ; il ne demande pas que nous vivions crispés sur nous-mêmes.

L'attention regarde Dieu. La tension regarde sans cesse son propre état.

Voilà peut-être une distinction très pratique à garder. Une âme attentive peut voir ses défauts sans s'y enfermer. Elle reconnaît la volonté propre lorsqu'elle se manifeste, mais son premier mouvement est de revenir vers Jésus. Elle apprend peu à peu à le chercher dans l'acte présent plutôt qu'à mesurer constamment sa vie intérieure.

Les dispositions dont nous avons parlé prennent alors un visage très ordinaire : vouloir, demander, consentir, rester disponible, accomplir son devoir, recevoir les sacrements, recommencer. Il y aura des jours de lumière et d'autres plus obscurs. Des moments où le Fiat semblera très proche, d'autres où l'on ne sentira presque rien. Cela ne change pas la simplicité du mouvement : donner sa volonté et reprendre celle de Dieu, autant de fois qu'il le faut.

La confiance a ici une place essentielle. Non la confiance en soi, ni la certitude de posséder déjà ce que l'on désire, mais la confiance en Jésus qui veut ce Don plus encore que nous. Dans le texte du 6 mai 1938, il dit qu'il entoure le vouloir de la créature de grâce, d'amour et de bonté ; et que, s'il le faut, il met jusqu'à sa propre Vie à sa disposition pour la faire vivre dans son Vouloir.<sup>3</sup>

Il n'est donc pas nécessaire de rendre difficile ce que Jésus présente comme simple. Nous avons besoin des distinctions théologiques pour ne pas déformer ses paroles. Mais, au moment de vivre, il faut parfois accepter de redevenir très simple.

Vouloir sa Volonté. Lui donner la nôtre. Faire l'acte présent avec lui. Et, lorsque nous nous reprenons, revenir.

Puis continuer.

Fiat.

---

## Notes

- <sup>1</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 6 mai 1938 : « Figlia mia buona, per entrare nella mia Volontà, il modo è semplicissimo, perché il tuo Gesù non insegna mai cose difficili [...] la prima cosa indispensabile è voler, sospirare con tutta fermezza di voler vivere in Esso. La seconda cosa, fare il primo passo [...] Vedi dunque com'è facile, ma è necessario volerlo [...] Corredo quella volontà di grazia, d'amore, di bontà [...] e, se occorre, la mia stessa Vita. »
- <sup>2</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 25 décembre 1938 : « Figlia mia, il farmi nascere è la cosa più facile, molto più che Noi non sappiamo fare cose difficili, la nostra Potenza facilita tutto [...] Come la creatura vuol vivere di Esso, così già forma l'abitazione al tuo piccolo Gesù; come vuole dar principio a fare i suoi atti, così mi concepisce e come compie il suo atto mi fa nascere. »
- <sup>3</sup> *Livre du Ciel*, vol. 36, 6 mai 1938 : « Figlia mia buona, per entrare nella mia Volontà, il modo è semplicissimo, perché il tuo Gesù non insegna mai cose difficili [...] la prima cosa indispensabile è voler, sospirare con tutta fermezza di voler vivere in Esso. La seconda cosa, fare il primo passo [...] Vedi dunque com'è facile, ma è necessario volerlo [...] Corredo quella volontà di grazia, d'amore, di bontà [...] e, se occorre, la mia stessa Vita. »